N° 59 -- 5 DÉCEMBRE 1929

CINÉMONDE

NANCY CARROLL
dans son nouveau film
« LA DANSE DE LA VIE »

Directeurs: GASTON THIERRY & NATH IMBERT 1 FR. 25 CINÉMONDE PARAIT LE JEUDI

CINÉMONDE ACTUALITÉS

CINÉMONDE *a reçu les derniers journaux de mode. Et « Cinémonde » est outré !... Comment, c'est cette laideur-là, ces sacs disgracieux, ces robes à balayer les tapis que l'on veut nous servir dans la vie et sur l'écran! En guise de protestation et très spirituellement, Carlotta King a arboré la jupe longue pour jouer au golf — et tout le monde a éclaté de rire. « Tout ce que l'on voudra, mais pas cette chose affreuse », proclament Bessie Love, championne de cricket dans « Take it big » ; Claudia Victrix, la yachtwoman accomplie ; Joan Crawford, si chic dans sa tenue de tennis ; Bebe Daniels, qui se prépare pour un assaut d'escrime aux Jeux Olympiques 1932, et toutes les autres vedettes de l'écran qui ne veulent pas revenir au temps des « oies blanches ».*

Vérités bonnes à dire...

AUX PORTES DE LA VICTOIRE

CINÉMONDE *a une politique, la plus désintéressée qui soit : celle de l'activité utile et artistique.*

Toutes nos campagnes, et elles sont aujourd'hui nombreuses, n'ont qu'un but : utiliser au maximum les ressources françaises pour le plus grand profit d'un art qui bénéficie de notre foi tout entière.

Or, ces campagnes ne sont pas seulement des actes de foi, elles sont essentiellement des actes. Pas une ligne de Cinémonde *qui n'exige une application possible et immédiate.*

Sentons-nous le marché incertain, nous nous efforçons de lui trouver des débouchés nouveaux. Constatons-nous un ralentissement possible de la production nationale, aussitôt nous lui montrons sa faute, éclairons son avenir et fouaillons les courages.

Les écrivains semblent-ils à l'écart des studios, vite nous les y appelons.

Les artistes nous paraissent-ils mal choisis, tout de suite nous créons un office de placement et de régularisation.

Des méthodes étrangères triomphèrent-elles au loin, bien vite nous les enseignons ici.

Nous poursuivons de toutes nos forces qui sont grandes et qui demain vont se développer prodigieusement, la rationalisation de la cinématographie.

Or, les résultats abondent : les studios s'activent à nouveau, les salles se transforment, les systèmes s'affrontent. Paris, lieu géométrique de toutes les forces artistiques de l'Orient et de l'Occident rivaux, devient un champ de bataille des firmes allemandes et américaines pour le plus grand profit des énergies françaises, qui, en peu de temps, grâce à l'exemple, vont rattraper leurs trois années de retard.

Le conflit franco-américain est apaisé, le conflit éditeurs-auteurs est apaisé, des alliances franco-allemandes sont scellées et nos artistes délaissés vont enfin, dans les deux mois de cette fin d'année, trouver une utilisation dont ils désespéraient.

Les grands trusts, qui peuvent être tout bien ou tout mal, se sentent surveillés. Ils savent qu'impitoyablement sera dénoncée toute tentative de livraison de la meilleure arme française aux adversaires de l'extérieur. Eclectiques au possible, nous avons, les premiers, loué congrument les meilleures productions de l'Étranger.

L'impartialité est notre règle, ce qui ne nous empêche point de rechercher minutieusement les plus petits progrès de nos compatriotes.

La liberté absolue que la direction de *Cinémonde* laisse à sa rédaction et qui est son incomparable honneur, nous permet de signaler tout effort heureux.

Y a-t-il un talent inconnu? Y a-t-il une belle scène perdue? Y a-t-il une invention de premier ordre qui ne parvient point à se faire connaître, vite nous lui apportons notre concours.

Ne suffit-il point parfois d'un encouragement pour déterminer une action victorieuse?

Dans un club de jeunes, je bavardais, l'autre jour, avec des professionnels qui me priaient aussitôt de remonter la volonté de deux réalisateurs hésitants.

Bien vite, je compris l'heureuse influence du journaliste convaincu, qui sait communiquer sa flamme ; les réalisateurs ne résistèrent point. Quelques avantages oubliés par eux, quelques bénéfices négligés, quelques circonstances favorables jusqu'alors ignorées suffirent à les décider.

Aujourd'hui, ils sont en pleine action. Or, il suffit que des Français soient en action pour que la France bénéficie de leur travail : ils découvriront certainement quelque chose.

***

Bien des problèmes restent encore à résoudre.

L'Etat ne connaît pas encore son devoir.

L'opinion publique ne sait pas encore son pouvoir.

L'un poussé par l'autre doit prendre la tête du mouvement cinématographique comme aux Etats-Unis, en Russie, en Allemagne et en Italie.

Des laboratoires de recherches doivent être créés et officiellement encouragés pour que le ciné total (sonore, coloré, en relief) ne nous surprenne pas à la manière du ciné parlant triomphant.

Avant peu de temps, le problème de la captation des sonorités en plein air sera résolu ; le ciné en couleurs sera au point, même dans ses reproductions, et le relief, déjà essayé à New-York, enfin réalisé.

Nous sommes prévenus. Ceux des nôtres qui reviennent des Etats-Unis ou de Berlin, parlent à mots couverts des merveilles du studio d'au delà.

Allons-nous une fois de plus, et sur tous les terrains, nous laisser prendre de vitesse et nous contenter de l'émerveillement devant le travail des autres.

Un magnifique procédé de films en couleurs, bien français celui-là, n'est-il pas en train de passer l'Océan, faute de trouver dans son pays d'origine les capitaux nécessaires à son exploitation bénéficiaire. Et que d'autres trouvailles du génie français, vendues ainsi!

Ah! si l'Etat, par application du plan Tardieu d'outillage économique, consacrait enfin à notre art industriel une partie des milliards qu'il va gâcher dans les assurances insociales au profit des médecins marrons et des oisifs débrouillards!

Las! on préfèrera créer de nouveaux postes de fonctionnaires inutiles, arracher au profit de bureaux innombrables les dernières activités utiles de la terre française abandonnée aux gens de tous pays ; et, une fois de plus, les magnifiques plus-values de l'impôt seront perdues pour nous.

Si seulement l'industrie de la camera disposait de la discipline des autres industries, comme nous nous chargerions d'imposer aux pouvoirs publics le respect de leur devoir. Un jour, le Parlement, qui veut nous ignorer, retentira de notre protestation unanime. Alors, il cédera! Il cédera par peur de l'opinion.

La Chambre syndicale, dont nous ne saurions trop louer les heureuses initiatives, vient d'entreprendre l'éducation de l'opinion publique à l'endroit de l'écran. Bravo! Dès aujourd'hui, les amateurs de ciné forment une majorité dans le pays ; s'ils trouvent des cadres, les campagnes de Cinémonde *ne seront plus que jeux d'enfants.*

Nous sommes aux portes de la victoire.

José GERMAIN.

CE QUI SE FAIT

...en France

☐ Maurice Tourneur a choisi le scénario de son prochain film qui est, dit-on, dû à la plume de J.-J. Frappa.

☐ Marco de Gastyne va, paraît-il, réaliser un petit film parlant, aux studios sonores de Joinville-le-Pont.

☐ Alice Cocéa, qui va débuter au cinéma dans *Mon gosse de père*, jouera ensuite dans d'autres films parlants Pathé-Natan, dont elle sera la vedette.

☐ Le prochain film de René Clair ne sera pas, contrairement à ce qu'on dit, entièrement dialogué.

☐ C'est un conte d'Edgar Allan Poë que M. Georges Pallu compte prochainement porter à l'écran.

☐ *Le Quai des Brumes* de M. Pierre Mac-Orlan sera probablement porté à l'écran par une firme française.

...en Amérique

☐ Georges Carpentier va être la vedette d'un film de Warner's Brothers. Cette production s'appellera *Le Boudoir français*. Metteur en scène John Adolphi. Vedette-femme : Barbara Leonard.

☐ Le procnain film de C. B. de Mille pour la M. G. M. se nommera *Madame Satan*. Ce sera une comédie musicale et parlante. Roland Young vient d'être engagé pour un rôle important.

☐ Lois Moran, la jeune vedette de la Fox, partira pour l'Europe dès qu'elle aura fini de jouer dans *Mamy*, le film d'Al. Jolson. On se souvient peut-être que cette artiste a débuté en France, avec M. L'Herbier.

☐ *Chéri-Bibi*, du grand romancier d'aventures Georges Leroux, sera porté à l'écran à Hollywood. Lon Chaney, « l'homme aux mille visages », sera la vedette du film.

☐ Blanche Sivoet sera la vedette de *Show Girlin Hollywood*, un nouveau film de la M. G. M.

☐ Le prochain film de Greta Garbo sera *Ex-Wife*, d'après le roman sensationnel et populaire de Mme Ursula Parrot.

☐ Allen Pringle joue le principal rôle dans la production parlante, sonore et chantante des « United Artists » : *Playboy*.

☐ Bien qu'elle n'ait encore que 4 ans, Martha Lee Sparks tient le premier rôle dans *New Orleans Frolic*, un nouveau film de la Fox.

☐ Paul Féjos, le metteur en scène bien connu, l'auteur de *Solitude*, va repartir pour l'Europe et réaliser un film à Budapest.

...en Allemagne

☐ Une conférence socialiste cinématographique se tiendra, le 1er décembre, à Berlin. Plusieurs ministres et députés y assisteront.

☐ Max Ophal dirigera le prochain film d'Albertini : *La Chasse au million*. Ce film sera tiré du roman *Lord Spleen*.

☐ On vient de présenter à Berlin une version sonore du *Potemkine* de S. M. Eisenstein. La musique est de M. Meisel.

☐ La Tiffany va probablement faire tourner à Berlin des versions allemandes de plusieurs de ses films.

☐ Conrad Wiene tourne *Tu ne tueras pas*, avec Mary Kid, El Dura, Kyval Samborsky.

☐ André Roanne sera la vedette du grand film franco-allemand *Femmes au-dessus de l'abîme*, que Georges Jacoby tournera à Berlin, au début de 1930. Autres vedettes de ce film : Livio Pavanelli, Elga Brink, Valery Boothby.

☐ Henry Porten, Mary Kid, Fritz Kampers et Igo Sym jouent les principaux rôles du nouveau film de Richard Oswald, le réalisateur de *Cagliostro*.

☐ Le metteur en scène soviétique V. Pozdovkine va, de nouveau, tourner en Allemagne, dans quelques mois.

...en Angleterre

☐ On construit activement, à Londres, des nouveaux studios pour films sonores. L'ingénieur Clover vient de transformer le studio de la « Filmcraft » à Walthamston en studio sonore.

☐ La « British Instructional Films » va, avec le concours de la marine royale, porter à l'écran *Dites-le à l'Angleterre*, le roman connu d'Ernest Raymond. C'est Antony Asquith qui écrit le scénario et assumera la mise en scène. Les prises de vues auront lieu à Malte.

☐ On vient de créer, à Londres, une école pour opérateurs de sons. Quand donc, une semblable école sera-t-elle créée en France?

☐ La Carlton Films a présenté, le 29 novembre, son premier film : *Downs Treans*, composé et réalisé par M. Galvany. La distribution comprend Chili Bouchier, Harold Huth et Marie Ault.

☐ On a présenté, à Londres, une version cinématographique sonore et parlante, des « Frère d'Edwin Burke. C'est une production Paramount.

... en Bulgarie

☐ Le studio National Bulgare va présenter ces jours-ci son premier film : *Routes en Croix*. Le sujet est tiré de la vie paysanne bulgare.

☐ Le jeune artiste Vasil Dimitroff a tourné un film sur Christo Boteff, le fameux révolutionnaire et organisateur de l'indépendance bulgare.

☐ *Le Cœur de la Bulgarie*, tel est le titre d'un nouveau et émouvant documentaire sur la vie des mineurs de Pernik.

☐ La Coopérative Cinégraphique « Beke-Film » vient de terminer et de baptiser sa première œuvre : *Sous le nid des Aigles*.

☐ Une société de production Germano-Bulgare vient de se fonder.

...en Belgique

☐ On travaille activement, en Belgique, en vue du Congrès mondial du Cinéma qui se tiendra à Bruxelles en 1930. Différentes Commissions ont été constituées. MM. A. de Sormani et Lucien Ault, aux postes respectifs de Directeur général et de Secrétaire général, sont chargés des rapports avec la presse.

...en Russie

☐ MM. Kosintzeff et Tranberg commencent un nouveau film pour la « Sovkino ».

...en Tchécoslovaquie

☐ Le metteur en scène, Max Fritsch, a commencé, au studio AB de Prague, un nouveau film : *La Pauvre Fille*. Vedette : Suzanne Matville.

☐ *La Petite Catherine du marché aux œufs*, ainsi se nommera le film tchèque de Vaclav Kubaska, avec Wedosinska et Marek.

VOYAGE au pays du CINÉMA

II
NEW-YORK
L'organisation de l'industrie
Le mercantilisme guidé par l'idéal

J'ai commis une grave erreur dans mon dernier article: j'ai écrit: « Les sacrifices publicitaires faits par les théâtres s'élèvent à 60 millions de dollars par an. C'est faux. Ces chiffres sont périmés. C'est cent millions de dollars, 2 milliards ½ de francs que le cinéma américain répartit annuellement pour que le flot des spectateurs défile sans interruption au « box office ». Nous avons vu que c'est de l'argent bien placé.

***

Ce qui fait la grande force du cinéma américain, c'est donc son organisation. Cette organisation est-elle parfaite? Non, mais elle est infiniment supérieure à toutes les organisations du même genre, elle est plus souple, plus facilement adaptable aux nécessités du moment.

Nous avons eu un saisissant exemple de la facilité d'adaptation de l'immense organisme du cinéma américain lors de l'apparition du film parlant : en quelques semaines les firmes ont bouleversé leurs programmes, modifié leurs méthodes, rompu des contrats, conclu des accords, sacrifiant sans sourciller des centaines de mille dollars, parce que les *dirigeants* avaient reconnu qu'il s'agissait d'un *progrès*, que ce serait s'épuiser vainement que de vouloir lutter contre l'esprit nouveau.

Et pourtant, que d'intérêts en jeu! Que d'oppositions auraient pu surgir dictées par la défense — légitime — d'intérêts particuliers!

Il est pénible, même pour cette circonstance isolée, de faire un rapprochement avec ce qui s'est passé en France où nous avons vu surgir *la ligue pour le film muet*, comme nous avons vu naître la *ligue pour la défense du film en noir et blanc*. Ce sont ces erreurs-là qui nous coûtent si cher et nous mettent à l'arrière-plan, lorsque s'exerce âprement la concurrence mondiale.

***

Je veux ici ouvrir une parenthèse pour que l'on puisse convenablement juger ces études impartiales. Je tiens à répéter que je ne suis pas entièrement conquis par les méthodes américaines, que je n'abdique rien de ma culture latine et de mes sentiments *français*, que nous avons des traditions infiniment respectables *et qu'il est nécessaire de respecter*. Un voyage de cinq semaines en Amérique n'a pu américaniser le journaliste déjà rassis que je suis, qui a roulé sa bosse à travers le monde, dont le scepticisme a subi, de longues années durant, tant d'empreintes qu'aucune n'a pu demeurer indélébile. Mais tout de même, il y a un fait : l'industrie américaine du cinéma a fait des prodiges ; l'Amérique est un pays plus vaste que la France, sa population est plus nombreuse et d'une mentalité très différente de la nôtre. Mais, après examen, il ressort que les méthodes américaines peuvent être utilement *adaptées* en France, que l'organisation américaine est un modèle dont nous pouvons nous servir. La question qui se pose est donc celle-ci : « Voulons-nous profiter des enseignements de ceux qui ont réussi, ou entendons-nous pratiquer chez nous une politique personnelle en ignorant systématiquement ce que font les autres?

La réponse est évidente : l'esprit français étant trop ouvert au progrès, trop épris de nouveautés, trop à l'avant-garde de la civilisation pour s'enfermer dans un particularisme stupide. Et puisque, grâce à des circonstances favorables, l'Amérique a pu prendre une avance décisive, reconnaissons lui la première place — pour pouvoir tenter de la lui reprendre!

***

Ce qui fait la force de l'industrie cinématographique américaine, c'est son unité. Je ne reviendrai pas sur le détail d'une organisation corporative dont l'analyse serait fastidieuse pour nos lecteurs : que l'on sache seulement que cette organisation est dominée — et de très haut — par la grande figure du général Hays.

L'homme qui préside là-bas aux destinées de l'industrie cinématographique n'est pas seulement un technicien averti, c'est un sociologue, un philosophe, un écrivain, un homme politique... Qui sait si le général Hays ne sera pas le prochain Président de la République américaine? Nous aimerions qu'en France une personnalité de cette force prît en mains les destinées du cinéma...

Donc, le général Hays, président de l'Association des producteurs et distributeurs d'Amérique, centralise les pouvoirs exécutifs du cinéma. Mais dans quel but? Pour assurer la prospérité de l'industrie? Pour éviter les « fausses manœuvres »...? préparer les voies, régler la marche harmonieuse de l'énorme machine? Certes, *mais aussi pour donner au cinéma son maximum d'action sur le public, donner à cette action une portée sociale.*

ET SI L'ORGANISATION DE L'EXPLOITATION THÉATRALE ASSURE AU CINÉMA AMÉRICAIN LE MAXIMUM DE PROSPÉRITÉ, L'IDÉAL QUI PRÉSIDE A TOUTES LES MANIFESTATIONS DE LA CINÉMATOGRAPHIE AMÉRICAINE GALVANISE LES BONNES VOLONTÉS ET ENLÈVE AUX BUTS MERCANTILES LEUR APRETÉ.

***

On peut n'être pas d'accord sur les buts poursuivis par la propagande cinématographique aux États-Unis. Les uns voient dans l'acharnement mis par la concurrence américaine sur les marchés étrangers un signe évident de mégalomanie, un besoin de dominer, d'asservir. Nous ne croyons pas à des visées si hautes — ou si basses, au choix. Mais les Américains ont compris que le cinéma, comme la presse, devait être au service de l'expansion nationale, rayonnement de la pensée américaine sur le monde. Or, la pensée américaine s'identifie assez étroitement avec le commerce américain, la pensée de ce peuple jeune, ardent, avide de vivre, étant surtout portée vers des nécessités réalistes.

Et à l'intérieur même c'est ce qui dominera dans la propagande entreprise. Dans tous les films on montrera des êtres sains, en lutte contre les éléments mauvais et dont les aspirations se confondront avec celles de la foule qui les contemple. Le spectateur pourra s'identifier avec le héros du film et la spectatrice avec la partenaire de celui-ci. La petite dactylo sent obscurément qu'elle pourrait, elle aussi, être épousée par le fils du millionnaire ; l'employé, l'ouvrier, ne considère pas comme impossible son ascension aux plus hautes destinées, son entrée en maître dans les palaces de la Ve Avenue. On peut avoir été balayeur et devenir un roi de la presse ou du cochon salé... Ce qu'il faut, c'est ne pas râter son existence : « Spectateur, disent tous les héros du film américain, tu dois saisir toute occasion de courir ta chance, tu dois être intelligent pour réussir, tu dois aussi être audacieux avec discernement, être honnête et au besoin implacable. Alors tu connaîtras la prospérité, tu seras « confortable », tu seras digne d'être un citoyen américain. »

Toutes ces prédictions ne se réalisent pas. Il n'en est pas moins vrai qu'elles ont quelque chose de flatteur, un incontestable contour moral et qu'elles servent le but pour lequel elles sont préparées. Il y a dans l'organisation de la cinématographie américaine une idée directrice : l'éducation.

Si par un heureux hasard cette éducation conforme au code de l'honnêteté et aux desseins de la politique travaillent utilement à la prospérité de l'industrie, qui pourrait s'en plaindre?

***

Une des grandes forces des administrations américaines, c'est la division du travail. Ils sont nombreux. Ils mettent cinq hommes là où nous en employons un et ils prépareront savamment ce que nous improviserons.

Il est donc un peu puéril de s'étonner de la complexité, de la perfection du travail américain. Et après tout, ces statistiques, ces barèmes, ces rapports, ces notes, ces archives, ces chiffres par colonnes, par pages, par cahiers, par volumes, sont-ils indispensables? Très sincèrement je ne le crois pas. Pas indispensables chez nous du moins, car j'ai remarqué que l'employé américain, plus ouvert d'apparence, plus primesautier peut-être que le français, est en réalité plus lent d'esprit, qu'il est davantage nécessaire de lui mettre « les points sur les i ».

J'ai eu l'occasion, au cours d'une conversation avec un des dirigeants de l'industrie cinématographique de lui entendre dire : « Harry, donnez-moi le dossier n° 7, série e » — (il s'agissait d'un brevet français) et cinquante secondes après, il était en possession du document demandé. Par contre, un de mes amis français qui était en relations d'affaires avec une grande firme productrice ayant déclaré un certain jour, en présence de plusieurs ingénieurs : « Ce que je vous énonce est d'ailleurs confirmé par notre grand savant, M. Aug. Lumière... » Un grand étonnement se peignit sur le visage de ses interlocuteurs et l'un d'eux interrogea : « Qui est-ce donc, Mister Lumière »?

***

Nous avons visité les laboratoires de la Paramount à Long Island, et c'est là que, vraiment, j'ai eu la révélation de ce qu'est le cinéma américain.

Lorsque j'ai vu, dans les immenses cuves de verre de l'atelier de tirage, se dérouler indéfiniment les milliers et les milliers de mètres de pellicule... Lorsque j'ai vu, dans leurs salles obscures, des dizaines de jeunes femmes contrôler, chacune devant son petit écran particulier, les « copies » destinées aux exploitants... lorsque j'ai vu les séchoirs, les services d'emballage et d'expédition, les caves contenant des centaines et des centaines de bobines... toute cette prodigieuse usine qui n'est cependant qu'un tout petit département d'une seule firme, la lumière m'a visité : on vend en Amérique des mètres de film comme de la cotonnade ou des boîtes de conserves.

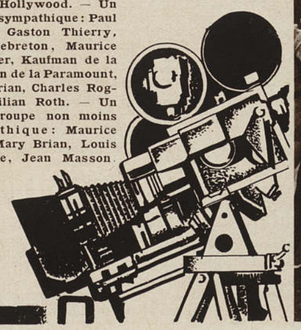
Et le mot d'ordre du fabricant, c'est : « satisfaire le consommateur... »

Oui, mais aussi :

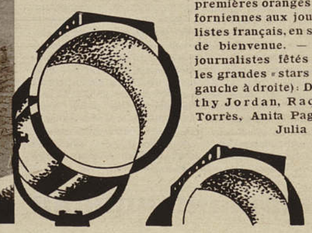
— Créer, chaque jour, de nouveaux consommateurs.

Gaston THIERRY.

(A suivre).



De haut en bas : Affiche de bienvenue apposée à l'entrée du Chinese Theatre de Hollywood. — Un groupe sympathique : Paul Achard, Gaston Thierry, René Lebreton, Maurice Chevalier, Kaufman de la direction de la Paramount, Mary Brian, Charles Roggers, Lilian Roth. — Un autre groupe non moins sympathique : Maurice Huet, Mary Brian, Louis Delaprée, Jean Masson.



De haut en bas : Kay Francis reçoit les hommages de Gaston Thierry (à gauche) et de Jack Bonhomme, correspondant de *Cinémonde* à Hollywood. — Virginia Bruce, vedette de la Paramount, offre les premières oranges californiennes aux journalistes français, en signe de bienvenue. — Les journalistes fêtés par les grandes « stars » (de gauche à droite) : Dorothy Jordan, Raquel Torrès, Anita Page et Julia Fay.

LES BEAUX JOURS QUE NOUS AVONS PASSÉS AVEC LES 7

Notre collaborateur en Californie Jack Bonhomme a accompagné les journalistes français qui ont visité Hollywood sous les auspices de la Paramount. Il retrace ici, pour nos lecteurs, le détail de ces journées si intéressantes.

Ils étaient là tous les sept, il y a quelques jours ; et j'ai donc fait la connaissance de mon directeur. Maintenant, il est non seulement mon directeur mais aussi mon ami. Du moins je l'espère !

Le premier déjeuner leur fut offert au restaurant du studio de la Paramount, le jeudi 24 octobre, à midi et demi. Il y avait là, outre les sept journalistes français et moi : Maurice Chevalier, Yvonne Vallée, Lubitsch, Lilian Roth, Buddy Rogers, Mary Brian, Jacques Feyder, Marcel de Sano, Mme de Sano, (alias Arlette Marchal) Louis Garnier, Frederic Mauzens, Kay Francis, Valentin Mendelstamm, Henri Didot, consul de France à Los Angeles, Manon Darlaine, Miss Bruce et quelques journalistes de Los Angeles.

Je passe les discours dont M. Thierry vous parlera peut-être lui-même. Au sortir du déjeuner et juste en dehors du restaurant, des photos furent prises : vous les verrez, chers lecteurs.

Le soir, nous allâmes voir le dernier grand succès de la Fox au Chinese Theatre, *The Cock-Eyed World*, film dirigé par Raoul Walsh et où jouait Lily Damita.

Le vendredi matin, je prenais mon petit déjeuner à l'hôtel Ambassadeur avec Gaston Thierry. Ensuite nous marchâmes, mon directeur et moi, quelque peu au long de ce magnifique boulevard, le plus beau peut-être des Etats-Unis : Wilshire Boulevard.

A dix heures, nous étions de retour à l'hôtel où tous les journalistes s'engouffrèrent dans les autos, pour aller visiter les studios de la Fox à Fox Hills. Entre temps, Fred Beetson et Wilson —, le premier est le bras droit de Will Hayes à Hollywood, — nous avaient rejoints. A Fox Hills nos amis purent voir quelques détails du dernier film de Walsh *Hot for Paris* et firent la connaissance de Walsh, de Fifi Dorsay, de Raoul Paoli et d'Auguste Tollaire, vieux Français dont la barbe majestueuse flotte au vent depuis des années. Ensuite ce fut la photo inévitable, sur les marches du Café de Paris.

Les autos démarrent. Nous faisons le grand tour du Fox Hills studio. Nous traversons des sets africains, tropicaux, polaires, asiatiques, parisiens, etc. En un mot, avant de repartir, nous faisons le tour du monde. Puis le studio disparaît. Nous sommes en route vers M. G. M. Il est près d'une heure de l'après-midi et tous nous avons faim. Heureusement que l'on nous conduit, aussitôt arrivés, au bungalow somptueux où d'habitude déjeunent les chefs de la Metro, c'est-à-dire où s'asseoient Louis B. Mayer, Thalberg, Harry Rapf, etc... Tous : cinquante, cent et cinq cent mille dollars par an. (Que dis-je? M. Louis B. Mayer fait même plus d'un million par an ! un million de dollars, 25 millions de francs !)

Le bungalow, genre mauresque, la même sorte de bungalow que vous trouverez le long du lac Worth à Palm Beach, est à droite d'un plus grand, celui de Marion Davies. Celui-là c'est un palais, mais pour aujourd'hui nous nous contenterons, puisque nous avons faim, du plus petit. Là, nous attendent, depuis un bon quart d'heure, le consul M. Didot, Valentin Mendelstamm, Francis de Miollis et d'autres encore. Nous nous attablons. L'affable Joe Polonski, chef du département de la publicité étrangère à Metro, nous place. Il y a trois tables rectangulaires. Deux longues et une plus petite, celle d'honneur qui touche et rejoint les deux autres. A cette table sont assis Jacques Feyder, Arthur Lœw, Henri Didot, consul, Louis B. Mayer, Harry Rapf, producer de la Metro, Cecil B. de Mille. Pendant que nous mangeons, Bessie Love vient chanter pour nous un de ses airs favoris. Puis Armida, jeune Mexicaine, découverte dans les rues de Los Angeles, il y a quelque trois ans, par un des producers de la M. G. M., Gus Edwards, chante *Violetera* et passe derrière nous distribuant des... primevères. Mais ça ne fait rien, ça fait bien plaisir tout de même. Juste à ce moment, on offre les cigares, les discours commencent. Je ne veux vous parler que d'un de ces discours. Celui de Louis B. Mayer. M. Mayer nous dit qu'il y a vingt ans, il était le propriétaire d'un théâtre dans l'Est. Mais ce n'est pas cela qui nous intéresse particulièrement. Ce qui nous intéresse surtout, c'est ceci :

Mes chers amis — dit Louis B. Mayer, — *sachez bien ceci : il y a vingt ans, je n'aurai pas songé, une seule minute, à donner un programme de cinéma, sans donner au public des films français. C'est vous qui avez commencé, c'était à vous que nous allions, à Pathé frères, pour avoir des films et pour gagner de l'argent. Mais maintenant les années ont passé. Vous n'êtes plus les meilleurs et le public veut toujours qu'on lui donne ce qu'il a de mieux. Songez-y! Le jour où vous prendrez autant de peine à plaire au public américain, c'est-à-dire au public qui peut vous rapporter le plus d'argent, autant de peine que nous en prenons, le marché américain vous sera ouvert comme par magie. M. Lœw, notre vice-président de New-York, chargé de l'exploitation étrangère, est ici parmi nous, pour nous conseiller sur les goûts des peuples français, espagnols, et allemands. Nous allons faire des versions, françaises, allemandes et espagnoles de nos films. Et surtout nous voulons gagner de l'argent. Il nous faudra donc vous plaire. Nous songeons à vous. Le jour où vous ferez de même, le marché américain, l'énorme marché américain, s'ouvrira pour vous.*

Ceci intéresse toutes les jolies femmes de France

Un grand metteur en scène vient d'Hollywood à Paris, pour chercher une vedette.

Voici une nouvelle qui sera d'importance capitale pour nos lectrices. Raoul Walsh arrivera à Paris vers le commencement du mois de décembre. Ça vous est égal, hein ! Mes chères amies, sachez qu'il choisira l'une de vous et qu'il lui signera un contrat.

The Cock-Eyed World, *dernière grande production de Walsh pour la Fox, a fait tellement d'argent, que Walsh a été chargé de filmer la suite dare-dare. Or, suivez-moi bien, Lily Damita qui en était le charme féminin, n'est pas libre à l'heure actuelle, me dit-on. Et notre ami Walsh qui va venir avec un cameraman, un camera et un note-book (carnet), va se mettre à chercher une jeune fille qui pourrait succéder à Lily Damita. Entendons-nous, je ne crois pas que Walsh regarderait deux fois de suite une demoiselle qui serait la vivante copie de Lily. Je croirai plutôt qu'il serait intéressé par quelqu'une qui aurait la beauté de Lily, l'exubérance de Lily et peut-être les jambes de Lily.*

Winfield Sheehan, grand manitou de la Fox, prochain grand manitou de la Fox et M. G. M. réunies, ancien journaliste, millionnaire, Irlandais, décide (quelle salade !), énergique à l'extrême, très difficile à voir, mais bon enfant une fois qu'il vous connaît; sera là aussi et aidera Walsh à chercher la perle féminine en question.

Walsh travaille pour Sheehan. Sheehan travaille pour Fox. Compris?

Bonne chance et n'oubliez pas de me donner un coup de téléphone, aussitôt arrivée à Hollywood.

Le film pour lequel vous seriez engagée, sans compter les autres, s'appellera : New Women (Nouvelles Femmes). *Et vous joueriez avec Victor Mc Laglen et Edmund Lowe !*

Voilà ce que M. Mayer nous a dit, et particulièrement à ces sept journalistes qui étaient venus de si loin, pour visiter Hollywood. Ce qu'il a dit vous semblera peut-être évident, puisqu'il n'y a rien de plus évident que le sens commun, mais, songez-y, vous, avec tout votre sens commun.

Après le discours de M. Mayer, nous eûmes quelques paroles de Jacques Feyder, de Gaston Thierry et de Henri Didot. Gaston Thierry remercia M. Mayer de son bon accueil, au nom de ses confrères. Ensuite tout le monde se leva et l'on se rendit au studio. Après une petite allocution, fort bien sentie, de Jacques Feyder, c'est le tour de Gaston Thierry. Il se lève et d'une voix retentissante et fort bien timbrée, il improvise les quelques phrases suivantes, que je vais essayer de vous répéter à peu près : « Nous sommes heureux, tous, de nous trouver ici, dans ce beau pays et dans ces studios si bien agencés, parmi ces belles jeunes filles, dont nous avions entendu parler et que la France et tous les Français connaissent si bien. Permettez-moi de vous présenter Dorothy Jordan, Raquel Torrès, Anita Page, et Julia Faye. N'oublions pas que si elles sont connues en France, autant qu'elles le sont, cela — *c'est grâce à nous !..* » Vous verrez et entendrez cette scène à Paris

Et puis ce furent les poignées de main. « Tiens vous serez à Paris le mois prochain. Venez me voir. » « C'est ça, je vous préviendrai. Sans faute. Vous pouvez compter sur moi. »

Les cinq autos attendaient dehors, au long du Washington Boulevard. Les autos enguirlandées aux couleurs françaises et avec des drapeaux français flottant au vent.

Nous partons. Le thé nous attend à Universal City. Les autos filent vite. Nous passons à côté de Beverly Hills, nous traversons Hollywood, nous voici arrivés au Ventura Boulevard. Voici la route qui conduit à First National. Oui, celle-là, à notre droite. Nous ne la prenons pas. Tout droit. A notre droite maintenant. Nous y voici. C'est *Universal* avec les montagnes brunes derrière.

Un groupe s'avance, composé de Carl Laemmle père et fils, de Robert Wyler, directeur, du chef de la publicité du studio Laemmle et d'autres satellites. Photos. Vous les avez ici aussi.

Visite du studio. Tout le monde en auto de nouveau. La route longe les sets géants et les maisons de carton. A droite, tout là-haut sur le flanc d'un vallon, s'épanouit encore la neige qui a servi pour le film suisse de John Barrymore, film dont la plus grande partie fut filmée à Universal. Plus loin se meurent les vestiges de *Notre-Dame de Paris*. Nous retournons. Pendant cinq minutes, nous visitons John Robertson, directeur bien connu, qui est en train de superviser une scène plus ou moins mouillée. Un canot. Un homme dedans. C'est un journaliste, comme par hasard. Le canot est supposé faire du cinquante à l'heure. Les sept journalistes serrent la main de John Robertson, et nous voilà partis vers la salle où Carl Laemmle, père et fils, nous attendent pour la collation. Nous passons une certaine maison genre colonial, où fut prise une des scènes de *La Case de l'oncle Tom*. Tyffany-Sthal et Coloart y tournent *Mamba*, histoire écrite par John Reinhart et par le fils de la fameuse Shuman-Heink. Jean Herholt en est la vedette. Je vous ai déjà dit que Torben Meyer y créait un officier allemand comique.

Voici le jardin qui précède la salle à manger des directeurs, voici la salle elle-même.

Deux discours. Assez brefs. Fort bien. Robert Wyler, directeur et superviseur, neveu de Carl Laemmle, prend la parole pour le chef suprême de l'Universal Corporation. Carl Laemmle sourit à droite, à gauche, cependant que son neveu parle. C'est ce qu'on appellerait à Paris un bon petit vieux. Pourtant quelle énergie se cache derrière ce front bombé !... Quelles pensées et quelle exécution !... Une fortune amassée en un quart de siècle. Fortune énorme. Cependant le sourire est celui d'un père, d'un père qui a confiance en l'avenir, en son fils, jeune homme tout simplement et sous-chef aussi, tout simplement, d'une organisation gigantesque.

Au revoir. Les autos filent. Vers l'Ambassadeur Hotel où les sept journalistes vont se changer, se mettre en habit de soirée pour le dîner que présidera Maurice Chevalier et sa femme.

Huit heures et demie. L'Hotel Ambassadeur. Déjà j'aperçois Virginia Bruce, dont les photos vous révélèrent la blondeur exquise, Marcel de Sano avec Arlette Marchal, Maurice et Mme Chevalier, mon ami Shurlock, de Paramount — chef du département étranger — Blumenthal, de Paramount, Mlle Root — écrivain de Paramount, Jacques Feyder, Raoul Paoli, Fifi Dorsay, Maria Alba — prix de beauté espagnole —, Nancy Carroll — étoile de Paramount —, Yola d'Avril, jeune fille belge qui joue de grands rôles à Hollywood. N'oublions point nos sept journalistes qui se trouvent là aussi — puisque c'est eux qu'on fête !

Neuf heures. Dîner dansant dans la salle fameuse du Coconut Grove de l'Ambassadeur. Ted Lewis, le maître, chef d'orchestre, roi du jazz sentimental, trois mille dollars par semaine, une des gloires américaines, tenue son bâton et murmure sa dernière chanson. Sa voix poétique et sonore, évocatrice et troublante, remplit la salle et commande une diminution respectueuse des bruits de mâchoires et autres. La table réservée aux invités de Chevalier est très grande. Elle est ovale. Une fontaine minuscule est au milieu. Je suis entre Maria Alba, dont le français est très pur, et mon ami Shurlock, dont le français l'est moins. Et pourquoi continuer à user de fort bon papier, lorsque vous savez, tout comme moi, qu'un homme heureux n'a pas d'histoire?

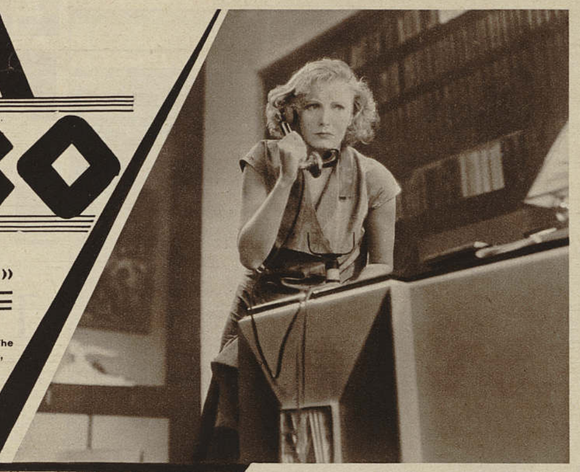
Nous nous séparâmes à trois heures du matin. Le lendemain, les « sept » étaient invités, le soir, chez Douglas Fairbanks par Chevalier, à qui Douglas a prêté sa maison et les alentours de sa maison de Beverly Hills.

J'ai donc, vendredi soir, serré la main de mes sept amis et surtout celle de Gaston Thierry. Et j'ai emporté mes souvenirs... Je viens de les sortir pour vous, ne les perdez pas, j'en ai encore besoin...

JACK BONHOMME.

GRETA GARBO

a achèvé « LE BAISER »



Jacques Feyder tourne à Hollywood son premier film américain « The Kiss » (Le Baiser) avec Greta Garbo comme vedette. Ainsi se réalise, enfin, l'œuvre au sujet de laquelle les bruits les plus fantaisistes couraient depuis de longs mois. Voici quelques prises de vues de ce film dans lequel Greta Garbo, dit-on, se classera définitivement comme la plus grande actrice ciné-dramatique de notre temps. Notre correspondant de Hollywood accompagne ces photographies de bien curieuses révélations qui se rapportent aux premiers pas de Greta Garbo sur la terre californienne.

J'ignore totalement si vous connaissez les détails de la venue de Greta Garbo au cinéma américain. Pour ma part, je connais au moins sept versions différentes de cet événement mémorable. Quand je dis : mémorable, je me rends bien compte qu'il y a tout de même une petite exagération dans ce terme flatteur et enthousiaste. Mais j'ai oublié de vous expliquer qu'il se rapporte plutôt à Louis B. Mayer qu'à Greta Garbo. Oui, pour Louis B. Mayer, celui même qui représente un tiers de cette belle marque commerciale « Metro-Goldwyn-Mayer », l'histoire de Greta est une de celles que l'on n'oublie pas facilement. Jugez-en vous-même...

De haut en bas : La figure tourmentée, Greta téléphone... — Feyder met au point une scène entre Greta et Conrad Nagel. — Sous l'œil scrutateur de Feyder, Conrad Nagel choisit une houppe pour Greta (Polly Ann Young joue la vendeuse).

Il y a plusieurs années, Louis B. Mayer se trouvait en Europe. Quand un grand directeur de Hollywood prend un ticket à destination du Havre ou de Cherbourg, les agences d'informations décrètent, par câble et par radio, qu'il se rend sur le Vieux Continent pour se reposer ou pour aller en visite chez une cousine hongroise. Louis B. Mayer n'a pas démenti l'information du même genre qui a paru dans la presse à son sujet, d'autant plus que ce vrai but de son voyage était d'engager un metteur en scène européen. Toutes les sociétés cinématographiques possédaient déjà un pareil flambeau. Louis B. Mayer n'avait plus de temps à perdre.

Malheureusement, l'affaire ne s'arrangeait pas toute seule. Plusieurs metteurs en scène auxquels il s'adressa déclinèrent poliment ses propositions. De pays en pays, Louis B. Mayer vint échouer en Suède. Un jour, il rencontra Mauritz Stiler. On parla. Et Stiller accepta. Mais, sous une seule condition : Mayer devait engager en même temps une certaine jeune fille en l'avenir de laquelle Stiller avait la plus grande foi. Mayer ne possédait pas la même foi, mais il s'empressa d'engager la jeune fille dont le visage lui parut aussi froid et impassible que les neiges de son pays. Quand on arriva aux conditions de cet engagement imprévu, la jeune fille ne savait que répondre. Mais Stiller indiqua la somme de 200 dollars par semaine. Au lieu de lever les bras au ciel, Mayer s'exécuta. Vous comprenez à quel point il tenait aux services du fameux Mauritz.

Un beau matin, Greta arrive donc à Hollywood. Hollywood commence par se moquer de la « Suédoise aux pieds plats ». Tout le monde sait que Greta a des pieds parfaits. Mais tout le monde ici est d'avis que suédois veut dire pieds plats, comme russe veut dire un bon bain une fois par an. « Comment, Monsieur est Persan?... Comment peut-on être Persan?... »

Le premier film de Stiller devait être *Le Torrent*, et Aileen Pringle devait en être la vedette. Et comme le film avait été vendu aux exploitants avant même d'être tourné, vous comprenez avec quelle impatience les dirigeants de la M. G. M. attendaient le premier tour de manivelle. Mais Stiller ne voulait rien savoir. Il avait le temps, disait-il. Les jours, les semaines passèrent. Stiller expérimentait toujours. Et la personne qui, docile, était son « banc d'essai », le point de mire pour ses effets de lumières, se nommait Garbo.

Louis B. Mayer et les autres magnats de la M. G. M. rageaient, mais le Suédois n'en continuait pas moins ses essais multiples. De sorte qu'un certain jour Monta Bell fut appelé pour réaliser *Le Torrent*.

Monta lut le scénario et... refusa catégoriquement. Aileen Pringle, à son tour, se mit en grève et ne voulut plus entendre parler de ce malheureux film. Mais Mayer, lui, voulait que, bonne ou mauvaise, la production commençât. Il ordonna à Bell de s'exécuter. Monta répondit qu'il ne lui plaisait aucunement d'être le metteur en scène d'une telle fantasmagorie. Pendant quelques jours tout ne fut pas rose dans les bureaux de la Metro. Enfin, espérant que cet ultime moyen, cette ruse, le sauvera et qu'il se débarrassera pour toujours de la bande « idiote », Monta déclara qu'il ne demandait pas mieux que de réaliser le scénario, mais à condition que le rôle principal soit donné à la jeune fille suédoise que l'on voyait errer, triste, froide et solitaire, au long des rues du studio. Ayant dit cela, notre ami Monta pensait que l'affaire était enterrée. Mais Louis B. Mayer ayant réfléchi décida cette chose énorme, folle, incompréhensible, cette chose qui devait lui faire gagner des millions : Greta Garbo serait la vedette du film et son metteur en scène serait le grand Monta Bell.

Le Torrent fut tourné en quelques jours. Dans le silence pénible de la salle de projection il fut proclamé calamité, désastre, navet, quelque chose qui n'était pas plus apte à faire de l'argent qu'à plaire au public le moins exigeant. Et tout le monde exprimait l'espoir que la fille suédoise allait avoir le bon esprit de disparaître. On n'entendrait plus parler d'elle que le jour de sa mort.

Or, le monde entier en décida autrement. La fille aux pieds plats devint le la princesse lointaine, celle des rêves les plus parfaits, celle des extases les plus sublimes. Elle devint *Greta Garbo!*

J. L.

LE JOURNAL D'UNE FILLE PERDUE

Ce nouveau film de G. W. PABST, l'admirable réalisateur de* La Rue sans joie *et des* Prisonniers de la Montagne, *vient d'être présenté avec un grand succès à Berlin.

LE FILM

THYMIAN, la fille du pharmacien Henning, est séduite par l'assistant Meinert, principal collaborateur de son père. Envoyée dans un « Institut pour le relèvement des jeunes filles », elle fait la connaissance d'une certaine Erika, mais toutes deux fomentent une révolte contre la ridicule directrice de cet enfer clos et s'évadent. Erika retrouve le jeune comte Osdorff qui les conduit à travers toutes les débauches, mais cette vie factice ne tarde pas à révolter l'enfant au cœur douloureux, que tant de luxe étourdit et qui sent pénétrer en elle l'empreinte terrible du vice. Elle fait de vains efforts pour s'y soustraire et devient directrice d'une école de gymnastique. Elle gagne honnêtement sa vie, parvient à une condition aisée, mais demeure triste et lasse, sans amour, sans vie intérieure, dans le seul souvenir de son passé qui la hante et qui l'obsède. Peu à peu, elle se laisse gagner par cette vie qu'elle a menée avec le comte Osdorff, d'abord par simple besoin de distraction, et rencontre, un soir, son père accompagné de Meinert. Elle comprend alors quelle distance la sépare de son ancien milieu et se rend compte que la rupture est désormais définitive. Elle n'est plus maintenant qu'une déclassée, une fille perdue. Son père mort, elle néglige l'héritage qui lui revient, grâce auquel elle pourrait « refaire sa vie » et l'abandonne à une demi-sœur. Puis, lasse de tout effort, de toute tentative, elle poursuit cette vie fiévreuse, épouvantable — une manière de suicide moral — ballottée de vice en débauche, de plaisir en détresse, vie honteuse et douloureuse des filles perdues pour n'être plus bientôt qu'une épave.

◙

L'interprète : **LOUISE BROOKS**

Dans un lieu d'ironies incomparables, sur un îlot monstrueux, de joies et de rocailles, seule, moderne Calypso, Louise Brooks, petite fée de Wichita, demeure.

Elle attend en vain le Télémaque désespéré que quelque naufrage sentimental viendra jeter à ses pieds pour la combler de jouissances divines, et qu'elle saura troubler des mystères qui s'étiolent au fond de ses yeux noirs.

Souple, féline, elle foule les horizons brûlants de son domaine aride et roule une soif étrange.

Hantée de voluptés fantômes, elle abandonne son corps, le soir, au vent glacé des songes, et berce sa tristesse au rythme des vagues lentes. Parfois à son chant monotone, l'écho répond d'une candeur amère et des sanglots s'élèvent contre la nuit trop longue. Elle erre vers l'azur où l'horizon se meurt et, secrètement, dans l'ombre, entretient des amours choyées. Mais, seules sur cet îlot stérile, poussent les fleurs empoisonnées. Baisers tordus, tendresses déchirées où l'espoir agonise.

Pauvre sourire espiègle clos dans le destin des émotions, l'oiseau bleu s'est envolé. Seule, la mélancolie demeure. Et la prison.

Quelquefois, un souvenir égaré, l'illusion d'un bonheur apparaissent dans le silence des eaux troublées où les instincts se rongent. L'amour s'élève dans l'innocence de certains reflets — le vol des mouettes. Alors, la petite fée voluptueuse pleure. Ses larmes tombent. Et le silence s'émeut d'une sonorité de cristal.

Toute sa fierté se mire dans le miroir du vice. La liberté acceptera-t-elle ce babillage impudique, ces lèvres cruelles, ces lèvres dures en marge d'une chimère? Mais la liberté court au bord du précipice. Et, peureuse, brûlante de rêves exaltés, ardente de tiédeurs calmes, de joies abandonnées, meurtrie de tous ses espoirs inviolés, de ses amours déchues, la petite fée épanche sa fièvre et les frémissements de son âme dans le flot d'un désir torturé.

Cependant, comme au fond du brouillard où le soleil a lui, la danse est venue la cueillir à l'ombre d'une chanson.

Puis, dans un réseau de lumières, la mobilité des silences a capté son émoi.

C'est pourquoi ces sanglots échouent de film en film par delà les songes. Et l'enfant de Wichita promène sur les drames fugitifs le lourd diamant de ses prunelles sombres.

◙

Le réalisateur : **G. W. PABST**

Le nom de Pabst est apparu, pour la première fois en France, sur l'écran du « Ciné-Opéra », aujourd'hui remplacé par un grand magasin — petite salle où l'on vit *Caligari*, *Nosferatu*, *Vanina*, et autres films ténébreux de la grande époque allemande. On présentait, ce jour-là, *Le Trésor*, film âpre, lourd, trop lourd, gonflé d'angoisse. On y respirait un air d'étuve. Une atmosphère étouffante pesait sur les épaules des spectateurs. Ce film morbide, assez gauche, encore maladroit mais fort intéressant, était la première œuvre de Pabst. Depuis, les « Ursulines » menant *La Rue sans joie* à travers tous les cœurs, le nom de Pabst est devenu célèbre et cet homme compte aujourd'hui parmi les grands cinéastes d'outre-Rhin.

Ses films, depuis *La Rue sans joie?* On cite tout d'abord *Le Mystère d'une âme, ou le Cas du Professeur Mathias*, fait pour illustrer les théories de Freud et réalisé sous la direction de l'illustre psychiatre viennois. Puis *L'Amour de Jeanne Ney*, tourné d'après un scénario de l'écrivain russe Ilyà Ehrenbourg, que l'on vient de présenter dernièrement avec son œuvre la plus récente, faite en collaboration avec Arnold Fank (auquel on doit déjà *La Montagne sacrée*), *Les Prisonniers de la Montagne*, une manière de chef-d'œuvre. Entre ces deux films, Pabst réalisa, avec Brigitte Helm pour vedette, *Crise* où il essayait une formule dite « internationale ». Empressons-nous de dire que c'est son œuvre, peut-être la plus « léchée », mais la moins réussie. Cette tentative d'esprit latin mêlé à l'esprit germanique ne donna rien de bon, qu'une chose hybride et impossible à mettre au point.

La meilleure formule pour être réellement « international », c'est encore d'exprimer fortement les idées et le caractère de sa race. C'est ce que Pabst a compris après cet échec et son tout dernier film, *Le Journal d'une Fille perdue*, comme cet autre, tourné avant *Les Prisonniers de la Montagne : La Boîte de Pandore*, d'après l'œuvre de Wedekind — toujours avec Louise Brooks pour vedette — (malheureusement mutilé en France et complètement transformé, grâce à la censure), manifestent foncièrement cet esprit germanique, un peu morbide, mais sans lourdeur et profondément humain.

Le Journal d'une Fille perdue tourné d'après un roman de Margarette Böhme et un scénario de Rudolf Leonhart, avec Louise Brooks, Joseph Rovensky, Fritz Rasp, André Roanne et Andrew Engelman, vient à point pour affirmer la maîtrise de G. W. Pabst. Jean MITRY.

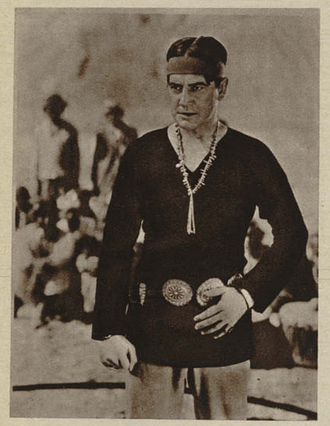
***A gauche :* Le sourire calme et rêveur, Thymian, directrice d'une école de gymnastique, donnera tout à l'heure le signal pour les ébats sportifs de ses élèves**

***En bas :* Convoitée par tous les hommes, étourdie par la fête continuelle, Thymian s'achemine vers son destin honteux et douloureux.**

***A droite :* Le reflet de sa propre destinée, le double physique et morale de Thymian, une amie et une camarade...**

***Ci-dessous :* Le journal d'une fille perdue est une suite de pages graves et inavouables**

On verra cette semaine à Paris



De haut en bas : Richard Dix incarne magnifiquement un chef Peau-Rouge, dans *Le Réprouvé*, film sonore et entièrement en couleurs. — Krafft Raschig et Alice Roberte dans *Loulou*. — Quel spectacle d'horreur regarde Maria Paudler, l'oiseau dans la cage ?... C'est une scène de *Bêtes humaines*.

LA BOITE DE PANDORE
(Loulou)

Réalisation de G.-W. Pabst.
D'après la pièce dramatique de Franz Wedekind.
Interprétation de Louise Brooks, Fritz Kortner, Alice Roberte, Franz Lederer, Gustav Diesel, Karl Goëz.

Malgré la déformation considérable imprimée à cette œuvre qui avait été créée par un homme intelligent, dans un moule exact, et qu'on a enlevée de ce moule pour en pétrir l'argile avec légèreté et irrespect, *La Boîte de Pandore* demeure un film original, intelligent, un film sur lequel il y a beaucoup à dire parce qu'il y a beaucoup à admirer et à critiquer.

Ce qui éclate tout de suite, c'est la liberté d'expression que Pabst a à sa disposition. Il tourne un plan, et tout de suite, sans excès, l'image parle, nous raconte mille choses secrètes. Ainsi ce visage de Fritz Kortner, seul à seul avec le visage vicieux de Louise Brooks. Les traits de l'homme qui s'altèrent, qui se gonflent sous la poussée du désir, et c'est le déchaînement, l'homme qui succombe à sa passion, et qui s'avoue vaincu... Un simple regard, et nous apprenons plus sur la faiblesse de l'homme en proie au désir que dans un livre tout entier. La voilà bien la puissance évocatrice et analytique du cinéma. Et tous les films parlants du monde n'empêcheront pas un visage, un visage en gros plan (d'acteur intelligent, évidemment) de nous en dire plus long qu'une phrase...

G.-W. Pabst a un talent incontestablement puissant. Il réussit surtout à extérioriser les désirs les plus bas, les instincts les plus vils qui sont en l'être humain. C'est pourquoi dans cette riche matière de *La Boîte de Pandore* ou *Erdgeist*, de Wedekind, il avait de quoi travailler.

Dans les scènes du théâtre il prouve la force de son métier, et ses plans des coulisses, l'affairement de la mise en scène théâtrale sont très réussis. Il y a un point culminant dans ce début, c'est la scène de la loge. Là, deux êtres humains en présence, deux fauves lâchés : un homme sûr de lui, autoritaire, agacé, puis un petit bout de femme, un animal cruel, pervers, malin... Et la femme allonge une jambe, pleure un peu, rit, cache les griffes. L'homme est intéressé, s'approche, subit le choc du regard, le charme du geste qui révèle une quasi-nudité, et s'abandonne à son démon.

Cette scène permet à Louise Brooks, par ailleurs assez nulle, d'affirmer les dons qui l'ont fait célébrer dans *Une Femme dans chaque port*. Mais la gentille comédienne américaine n'a pas cette familière étrangeté qui serait si nécessaire dans ce rôle de Loulou où Asta Nielsen fut remarquable. Elle manque de force, et son petit sourire figé, toujours le même, n'est pas suffisant pour composer la perverse séduction de Loulou, séduction à laquelle ne résiste nul homme. Pendant le procès, Louise Brooks reprend ses avantages. Elle a un air prude, faussement ingénu, des petites mines sournoises de chatte. Ensuite, c'est tout à fait la cire molle qu'on modèle, et G.-W. Pabst a trouvé quelqu'un de passif et sans mordant, je le suppose, car ce que nous voyons de son jeu est bien peu convaincant.

Mais le restant de la distribution est parfait. Franz Lederer joue Alwa avec une tendre ingénuité, et Gustav Diesel, dans un rôle épisodique, Alice Roberte en amie équivoque, le très hoffmannesque Karl Goëz sont remarquables. Quant à Fritz Kortner, une fois de plus, il est admirable.

Un film inégal, curieux, intéressant, tel est *La Boîte de Pandore* qui projette une lumière froide sur la pauvre chair humaine. ●●●●●●●

LA QUATRIÈME A DROITE

Comédie-Vaudeville.
Interprétée par Ossi Oswalda, Betty Bird, Arthur Pusey.
Réalisée par Conrad Wiene.

Aimable quiproquo, mariage impromptu, jambes de girls et fausse atmosphère provençale. On peut définir par ces quelques mots ce charmant petit film réalisé par un metteur en scène qui a quelque talent, puisqu'il fut le réalisateur de cette adorable biographie filmée : *Le Roi de la valse*, vie de Johann Strauss le jeune.

Ossi Oswalda prouve de la fantaisie, et Betty Bird, de la grâce. Les décors sont un music-hall de province, un manoir anglais. Tout le film est pétillant et sans prétention. ●●●●●

L'AVENTURE DE LUNA-PARK

Réalisé par Albert Préjean.
Interprété par Albert Préjean et Danièle Parola.

Pierre Ramelot, notre confrère de l'*Intransigeant*, a écrit un scénario humoristique, court, agréable, et l'acteur Albert Préjean l'a mis en scène avec la fantaisie dont il est coutumier. Le décor est Luna-Park, son scénic-railway, ses attractions d'ombre et de lumière. La photographie est très belle, traitée sur panchromatique avec beaucoup de douceur. Danièle Parola est une spirituelle voleuse, et Albert Préjean sourit, et cela suffitt Un bon lever de rideau. ●●●●●

LE RÉPROUVÉ

Réalisé par Victor Schertzinger.
Interprété par Richard Dix.

En plein village des Indiens Incas, au milieu des temples colossaux et des maisons aériennes, Richard Dix, qui campe, avec une magnifique prestance, un chef Peau-Rouge, se meut avec une distinction qu'il a l'air d'avoir par atavisme. L'intrigue du *Réprouvé* est très simple, et elle fait ressortir plus profondément le problème des races qui reste tout entier aux Etats-Unis.

Film traité par un Européen américanisé, *Le Réprouvé* ne prend pas toujours parti pour l'Américain blanc. Il se penche sur la fierté, la grandeur déchue, la souffrance, la générosité de l'Indien. Il le montre tel qu'il fut, tel qu'il tente de demeurer. La vie indienne est saisissante dans ce film, et c'est une œuvre de qualité que nous montre le Paramount, encore que la question des Rouges et des Blancs méritât mieux encore. ●●●●●●●

BÊTES HUMAINES

Réalisation de Kurt Bernhardt.
Interprété par Henrich George, Albert Steinrück et Maria Paudler.

Un drame poignant, réaliste, cru même, se déroule dans une contrée tropicale, dans un désert aride, torride, brûlé de soleil et de sécheresse. Le décor : un fortin au pouvoir de quatre aventuriers. Les personnages : un vieux colonial révolté, deux assassins et un étrange garçon raffiné, venu là on ne sait comment. Le vieux colonial se suicide au cours d'une crise de fièvre chaude. Les trois autres sont tentés par une jeune fille arrivée au fortin pour délivrer son père, un officier recherché par les troupes régulières. Ce qui se passe dans le fortin est rapide, saisissant, brutal, plein de caractère, et la réalisation en accentue encore les traits de force.

Henrich George, Albert Steinrück sont des interprètes puissants. Maria Paudler est la jeune fille courageusement entrée dans un enfer.

Bêtes humaines est aussi vigoureux que son titre, aussi rude et massif. Il y a souvent des scènes bien prises, et beaucoup de plans très « cinéma ». Un film de valeur. ●●●●●●●

DEUX FILMS DOCUMENTAIRES

De babord à tribord, étude sur la Marine française, est un intéressant document réalisé par Christian Matras. Et *Le Roi des airs* (études sur le vol des aigles et sur les aiglons pris au nid), nous donne de curieuses impressions prises audacieusement dans l'aire des aigles. La décomposition du vol des aigles est saisissante. ●●●●●●●

REPRISES

Paris-Girls d'Henry Roussell sort dans de nombreux cinémas.

Le Capitaine Fracasse d'Alberto Cavalcanti, d'après Théophile Gautier, connaît lui aussi le vol en circuit fermé dans les salles parisiennes.

On verra aussi *L'Epave vivante*, film sonore américain de Frank Capra, ainsi que *Les Nouvelles Vierges*, la charmante œuvre d'Harry Beaumont où triomphe Joan Crawford.

René OLIVET.

LA ROUTE EST BELLE

Parmi les producteurs, M. Pierre Braunberger, en dépit de sa jeunesse, s'est taillé une part enviable. Il croit au film français et veut, par tous les moyens, assurer sa victoire sur les écrans du Monde. Ce moins de 30 ans, tout en évitant de sacrifier ses théories esthétiques, sait leur donner l'orientation commerciale sans quoi nulle œuvre n'est possible, ni durable. Attendons avec confiance LA ROUTE EST BELLE.

Le jeune homme, fouetté par l'humiliation, entreprend de réussir. Il se fait engager par un théâtre d'opéra faubourien, où il tient son rôle de choriste avec un ennui profond, mais un grand espoir d'en sortir.

Pendant la représentation de *Don Juan*, jouée, chantée, mise en scène avec des moyens et des conceptions assez ridicules et caricaturaux, le « Don Juan » tombe malade. André Baugé qui connaît le rôle par cœur, s'offre à le chanter au pied levé. On accepte, il chante, et c'est un triomphe indescriptible. Le lendemain, la presse avertie (la presse est toujours avertie) célèbre une gloire nouvelle. Un engagement pour l'Amérique s'offre au chanteur triomphant. C'est la fortune...

...Et c'est aussi l'amour, car Laurette Fleury qui a tout pardonné, et tant espéré pour lui, sera trop heureuse et trop fière d'offrir son amour à André Baugé, la plus grande gloire du théâtre lyrique... et du cinéma parlant français.

Voilà en substance, me dit Claude Heymann, ce que comporte l'excellent et très habile scénario de M. Pierre Wolff. Conçu dans une forme très vivante, comprenant des dialogues courts, beaucoup de bruits, d'effets sonores du meilleur cru, *La Route est belle* sera, je l'espère, un gros succès de public. Nous n'avons ménagé ni notre peine, ni notre foi. Robert Florey s'est déclaré enchanté de sa vedette, André Baugé, aussi intelligent comédien d'écran que merveilleux chanteur. Tonia Navar, de la Comédie-Française, incarne avec aristocratie et charme un rôle épisodique, et il y a un petit garçon qui est une révélation. L'apparition de Dorothy Dickson, au cours de la fête, qui est une scène sonore et chantante, causera un plaisir mêlé de ravissement. Et je ne doute pas que cette longue scène théâtrale de *Don Juan*, qui comprend un acte entier, jouée et chantée avec emphase, dans une forme de caricature et d'outrance, ne produise une impression irrésistible d'ironie et de finesse. Robert Florey est vraiment un as, et, sous sa direction, nous avons tous travaillé avec un double idéal : perfection et rapidité. *La Route est belle*, film chantant et sonore français, réalisé par un Français, avec des Français, sur un scénario français (avec mécanique américaine) sera une complète réussite.

L. D.

***De haut en bas* : Mady Berry, marchande de quatre saisons, fait un bout de causette avec son fils André Baugé, chanteur des rues. ● André chante sur la scène, dans *Don Juan*, et Mady est la plus enthousiaste de ses auditrices ● M. X, acteur inconnu mais homme illustre, dans le rôle d'un vieux beau.**

IL y a deux mois, un éditeur : Pierre Braunberger, eut l'idée de réaliser un film sonore et parlant français. Il s'assura l'entière collaboration de Pierre Wolff. Un scénario fut écrit, rectifié, accepté, et par câblogramme on demandait à notre compatriote Robert Florey (qui s'est acquis, depuis deux ans, une grande renommée aux Etats-Unis par son habileté à employer les procédés sonores) de venir le tourner. Florey accourut dans son pays, engagea André Baugé, Mady Berry, Laurette Fleury et la comédienne Tonia Navar, et partit pour Elstree où un procédé absolument au point n'attendait que son bon vouloir. Nous avons demandé à l'éditeur et aux collaborateurs immédiats de Robert Florey de nous parler de cette production, leur modestie dût-elle en souffrir :

— Que vous dirai-je des studios, nous confie Claude Heymann, assistant avec Jean Tarride de Robert Florey. A Elstree, nous eûmes le dernier confort, et vraiment nous avons trouvé, avec le procédé R. C. A. Photophone, un procédé idéal et absolument souple.

— Parlez-moi du scénario de Pierre Wolff.

— Il est simple, infiniment simple, mais profondément humain et émouvant. Je vais vous le raconter dans ses grandes lignes :

André Baugé, le grand chanteur de l'Opéra-Comique, dont le visage photogénique et la si belle voix vont rendre d'inestimables services à la cause du film parlant français, incarne dans *La Route est belle* un brave garçon des rues de Paris. Petit chanteur populaire, il a une adoration pour sa mère, brave femme, marchande des quatre saisons. La maman, ronde, cordiale, populaire et touchante, c'est la remarquable comédienne Mady Berry qui l'interprète avec une sobriété digne d'éloges. Donc notre chanteur des rues va son petit bonhomme de chemin, vivotant entre ses vagabondages légaux et sa marchande de mère qui le gâte et l'admire.

Un jour, André Baugé trouve un collier de perles et le rapporte à celle qui l'a perdu : une comédienne en renom, jolie, sentimentale et très fraîche de cœur, rôle interprété par Laurette Fleury, nouvelle recrue extrêmement intéressante pour le cinéma. La comédienne s'amourache à son insu de l'enfant du peuple veut à toutes forces faire réussir notre chanteur du pavé, et le convoque chez elle pour le présenter à ses amis.

Parmi ces amis, se trouve un clubman très riche, à qui Léon Bary, transfuge des studios d'Hollywood, un Français de talent également, donne un relief étonnant. Ce clubman, très amoureux de la comédienne, voit d'un mauvais œil le caprice de la jeune fille. Il entreprend de ridiculiser le chanteur des rues et y parvient au cours d'une fête, où la célèbre chanteuse et danseuse londonienne Dorothy Dickson elle-même vient interpréter ses dernières créations.

Mais la comédienne (Laurette Fleury) garde toujours son irrésistible penchant pour André Baugé.

DANIELE PAROLA
la jeune étoile du Cinéma Français
Photo Studio Lorelle

MON RÊVE !! POSSÉDER UN COFFRET BABANI !!

Le coffret contenant les 12 extraits énumérés ci-contre, le coffret complet franco de port et d'emballage Frs. 165.

LA CHARMANTE ARTISTE traduit par ces mots l'expression de ravissement qui sera celui de chaque femme comblée, parce qu'un de ses attentifs comme on disait au "Grand Siècle", aura su présenter son vœu le plus cher.

LE COFFRET "BABANI" est en effet une pure merveille, qu'il s'agisse du coffret exotique contenant les douze extraits suivants :

AMBRE DE "DELHI" - "Saïgon" - "Afghani" - "Chypre Egyptien" - "Sousouki" - "Ligiéa" - "Jasmin de Corée" - "Ming" - "Yasmak" - "Œillet du Japon" - "Rose Gullistan" - "Just a Dash".

SOIT, DU COFFRET DE BEAUTÉ "HINDOU" contenant tout ce qui est indispensable pour parfaire aux soins de la beauté féminine. La qualité absolument unique de la crême Hindoue est incomparable, toute femme soucieuse d'entretenir la fraicheur et l'éclat de son teint doit l'utiliser.

LE "ROUGE POUR LES LÈVRES", le "Fard pour le visage", la "Poudre de riz" parfumée à l'"Ambre de Delhi" sont des produits absolument uniques pour lesquels les chimistes occidentaux ont raffiné encore sur la science des mystérieux chercheurs de l'Orient.

LE VAPORISATEUR "BABANI" qui est l'ornement indispensable de tout boudoir féminin, complète avec un flacon du fameux extrait l'"Ambre de Delhi", ce délicieux coffret. Que ce soit pour son *parfum* ou pour les soins de son visage, chaque femme a son secret, le combine et s'y tient pour un temps ; mais les recherches sont parfois longues, tandis qu'avec le coffret "Babani" elle n'a plus qu'à choisir sûre d'y trouver le complément indispensable à sa beauté.

LE COFFRET DE BEAUTÉ "HINDOU" contenant les six articles énumérés ci-dessus sera expédié contre la somme de 150 frs, franco de port et d'emballage. - Voir dessin ci-contre.

LE MÊME COFFRET "WEEK END" contenant seulement trois échantillons : la Poudre de Riz à l'"Ambre de Delhi", la Crême Hindoue, l'Extrait "Ambre de Delhi" sera expédié contre la somme de 22 frs, franco de port et d'emballage. - Voir dessin ci-dessous.

DANS VOS COMMANDES, indiquez pour la poudre la teinte que vous désirez : "Ocre clair", "Ocre foncé", "Blanche", "Naturelle", "Rachel".

POUR LE ROUGE-LÈVRES, indiquez votre colori préféré : "Clair", "Moyen", "Foncé".

IL NE SERA FAIT aucun envoi contre-remboursement, seuls sont acceptés : mandats, chèques ou espèces.

LE COFFRET DE BEAUTÉ "HINDOU" étant un article vendu exceptionnellement en "réclame", il n'en sera expédié qu'un seul par personne.

Coffret de Beauté "HINDOU" le coffret complet Franco de port et d'emballage Francs 150.

COFFRET - WEEK END
franco de port et d'emballage 22 francs

BABANI

98 BIS, BOULEVARD HAUSSMANN
PARIS

De haut en bas : Eisenstein et ses porte-voix. — Eisenstein tourne une scène de son dernier film, *La Ligne générale*. — Les joyeux collaborateurs d'Eisenstein : Alexandroff, 1er assistant, au centre ; Tissé, opérateur, à gauche, et le 2e assistant, à droite.

LA VIE MOUVEMENTÉE DE S.M. EISENSTEIN

Un solide gaillard, taillé à la hache, habillé à la diable. Engoncé jusqu'au cou dans un volumineux pull-over, vous le prendriez pour un coureur cycliste, si ses cheveux torturés, touffus, rejetés en broussaille derrière le front pensif, ne laissaient deviner un poète ou un artiste. Ses yeux petits, durs, enfoncés profondément sous l'arcade sourcilière, semblent guetter quelque secrète inquiétude. Mais un large sourire, rivé entre de véritables machines à broyer les paroles, trahit son optimisme farouche. Chez lui le physique d'un primitif, d'un paysan, s'oppose à la plus haute culture, à la plus remarquable intelligence. Né à Riga, en 1898, Serge Mikaïlovitch Eisenstein, fils d'un architecte du gouvernement, se destinait tout d'abord à suivre la carrière de son père et fit à cet effet de solides études à l'école des Beaux-Arts de cette ville. Perdu au milieu des lieux communs et du traditionnalisme il voulut s'affranchir, chercha dans les formules algébriques une conception plus noble, plus intelligente, une expression dégagée de toute vaine littérature, de tout poncif. Il entre donc, en 1914, à l'Institut des Ingénieurs civils de Leningrad sans abandonner pour cela ses travaux artistiques. L'époque de la Renaissance italienne l'intéressait particulièrement. Le voici « potassant » les vieux bouquins, les histoires de l'art en tomes innombrables, les documents poussiéreux, tout en alignant des équations.

Or, parmi les ouvrages traitant de la Renaissance, il aperçoit un jour l'étude d'un certain M. Freud sur Léonard de Vinci. Il le feuillette négligemment, le parcourt d'abord sans grande conviction et tout d'un coup ce « souvenir d'enfance » éclate comme une bombe au milieu de ses connaissances. Il est bouleversé. Un soleil nouveau se dresse à l'horizon, tout gonfle d'amour. C'est une révélation. Il se jette à corps perdu dans la « Libido » qui l'entraine dans les plus sombres régions, dans les plus lointaines contrées de l'âme humaine. Il va partir pour Vienne, afin de suivre les cours de ce savant professeur, mais octobre 1917 n'est pas loin.

La révolution le ramène à des observations plus positives, sinon moins humanitaires. Il s'engage dans l'armée rouge, travaille dans le génie en qualité d'ingénieur. Il bouleverse les tranchées, construit des places fortes, élève des digues, lance des ponts.

Malgré tout, on ne peut se battre sans cesse. Il y a heureusement des jours de répit et les soldats cherchent à s'amuser, à se distraire, à sortir de la boue dans laquelle ils pataugent. Derrière le front, les théâtres poussent comme des champignons. Quatre planches, deux tréteaux, un mur, voici une scène prête à recevoir Shakespeare aussi bien que l'Opéra ou le Théâtre Impérial.

Eisenstein, intéressé, s'amuse à composer des décors, créer des mises en scène imposantes, que seul peut s'offrir le « génie » avec les moyens dont il dispose. Et voici que le théâtre dont il s'occupe maintenant le plus sérieusement du monde devient le modèle suivi, imité, classé, faisant l'admiration de tous.

Nous sommes en automne 1920. Libre, la révolution terminée, Eisenstein songe à reprendre sa tâche entre les règles à calcul et les logarithmes, mais le théâtre l'emporte et, brisant tout rapport avec le passé, il entre à l'Académie de décoration théâtrale de Moscou, cherchant à se faire une situation dans les coulisses. Or, Meyerhold rôdait par là. Il rencontre Eisenstein, s'entretient avec lui et l'engage sur-le-champ. Le voici directeur du groupe Meyerhold pour la décoration. Pendant trois ans, il travaille assidûment avec ce maître de la mise en scène, puis à son tour tente de monter quelques pièces, mais d'une manière tout à fait originale cette fois.

Il fait jouer tout d'abord *Le Mexicain* de Jack London, puis, en 1923, monte à sa manière *C'est un bon cheval qui ne rue jamais*, pièce classique d'Ostrowsky.

Or, pour cette pièce, il avait conçu un intermède cinématographique. Ignorant tout du cinéma, il fit venir Dziga Vertoff, afin de lui confier la réalisation du film. Mais Dziga Vertoff avait mal aux dents. Il alla chez son dentiste. Restait la pellicule. Qu'en faire? Eisenstein se gratta la tête et finalement se mit à tourner lui-même. Il n'a plus cessé depuis.

Son premier film véritable fut *La Grève*, en 1924. Vinrent ensuite *Potemkine*, en 1926; *Octobre*, en 1927. Et *La Ligne générale* qu'il vient de terminer.

A. M.

■

EISENSTEIN EST PARMI NOUS

Dans le hall de l'hôtel Astorg, Eisenstein, la main tendue, m'offre un siège, et me prie de commander un rafraîchissement. Il prend pour lui-même un café noir et, tout souriant, se met à me parler.

— Oui, dit-il, le film parlant et sonore, c'est surtout cela qui m'a fait entreprendre ce voyage en Europe, congé qui durera jusqu'au milieu de l'année prochaine. Je reviens de Londres.

Comme le visage d'Eisenstein s'éclaire, il précise pour moi :

— Vous ne pouvez vous figurer quelle joie ce fut pour moi de trouver enfin une ville pittoresque, à la fois sale et brillante, vivante, après Berlin qui est si propre, si nu, si droit, si dépourvu d'âme et de pittoresque. Mais maintenant je suis à Paris, et là aussi je plonge dans la vie.

« Si je compte me servir du parlant et du sonore? Je crois bien. Mais je gage que, d'ici six mois, il n'y aura plus de place pour un film muet dans l'art cinématographique, et que des metteurs en scène dignes de ce nom auront déjà dégagé la technique du sonore et du parlant de ces saletés qui pourissent actuellement les films sono-visuels. Non, Mademoiselle, je ne crois pas qu'un film parlant 100 % sera jamais de l'art. Ce sera du commerce, et le plus abrutissant spectacle qui soit. Je crois au film sonore, à l'atmosphère créée par des bruits, par des sons, des voix, de la musique, des onomatopées.

Je crois à quelques phrases courtes et pleines d'un sens profond et secret qui deviendra clair, comme une flamme d'explosion. Je crois aux mots révélateurs, mais non au babillage.

« J'ai entendu néanmoins un film américain parlant 100 % qui était fort plaisant : *La Mégère apprivoisée*, avec mes grands amis Fairbanks et Mary Pickford. C'est adorable de cocasserie et d'humour.

— Et comme procédés, que verriez-vous à employer... prochainement?

— Parmi tous, j'en ai élu un, le procédé de Stille, sur fil d'acier, où le metteur en scène, ayant la liberté de monter son film sonore comme il monte son film de celluloïd, pourrait enfin asservir la matière à son génie particulier, et non comme dans les autres procédés : pellicule et disques, son génie à la matière.

— Ne croyez-vous pas que le théâtre souffrira...,

— Qu'il change ou qu'il disparaisse. J'ai cru, moi aussi, au théâtre. Maintenant je suis un homme de cinéma, et je blâme ceux qui, comme Piscatore, croient construire de l'art en alliant le théâtre au cinématographe, comme si l'on pouvait unir le *Mouvement* avec l'*Immobilité*. Mais il y a des cas...

— Et que pensez-vous du cinéma sensuel, doté du sonore?

— Oh! oh! Mademoiselle... J'en pense, mais je n'en dis rien. Nous faisons de la vie, mais jusqu'à quel point avons-nous le droit d'en faire? Tout ce qui existe, respire, halette, crie, murmure, vit enfin, a le droit d'être mis en lumières et en sons? J'admettrai fort bien un cinégraphiste audacieux qui ferait « chanter et parler » un paysage. Ce n'est pas plus libre comme expression que certaines audaces modernes de la peinture et de la musique...

L'œil clair, la tignasse frisée paraissent doués d'une vie propre, et les mains larges, expressives, d'Eisenstein se meuvent comme des personnages irréels...

— Allons que faut-il vous dire encore qui ne soit pas compromettant? Que je suis en pourparlers avec Gaumont pour tourner en France un film sonore et parlant... en Angleterre pour une bande exotique... et que j'ai également une proposition pour faire un voyage autour du monde, voyage à filmer... évidemment.

Lucie Derain.

PETITES ET GRANDES NOUVELLES DE LA SEMAINE

« Cinémonde » salue Baclanova à son arrivée à Plymouth

(De notre correspondant particulier de Londres)

Baclanova est arrivée ! Dès que le *Leviathan* eut touché les quais, j'aperçus une jeune femme coiffée d'un joli chapeau marron, sa jolie figure pétillante de vie... C'était Baclanova.

Sa voix est " fascinante " avec son anglais... slave.

« C'est ma première visite en Angleterre et j'ai hâte de voir Londres. Je n'ai pas le désir de jouer des rôles de grande dame ou de beautés fatales. Oh non ! je recherche les rôles de composition qui me plaisent par-dessus tout.

« A seize ans, je faisais partie de la troupe du Théâtre des Arts, à Moscou... Mon mari m'accompagne, parce qu'il ne peut pas me quitter. Il n'y a que sept mois que nous sommes mariés et je le comprends ! »

Avec sa robe d'une élégance sobre et raffinée, quelques orchidées sur l'épaule, Baclanova est vraiment " chic ".

Elle me déclare qu'elle ne retournera jamais dans son pays natal, la Russie. Elle a connu la Révolution, et ses souvenirs doivent être pénibles. Dans quelques mois, elle sera naturalisée américaine.

Mme Baclanova est venue à Londres pour tourner dans un film parlant. Son partenaire sera Mark Hambourg, le fameux pianiste, son compatriote.

Elle viendra ensuite à Paris, qu'elle n'a pas vu depuis longtemps. Et elle compte y visiter les maisons de couture...

Pat Henry.

■

Les Films de Georges Clemenceau

Peu de personnes se souviennent du *Voile du Bonheur* et de *Les plus forts*, films réalisés, il y a près de dix ans, et dont Georges Clemenceau, ce grand disparu, était l'auteur.

Le Voile du Bonheur, film chinois d'inspiration philosophique, fut tourné à Paris, au studio de Montsouris, par E. Violet. Le thème de ce film, tiré d'une pièce de G. Clemenceau, est le suivant : Pour être heureux, il est préférable d'être aveugle, car ainsi on ne peut être blessé par les multiples trahisons des êtres qui nous sont chers.

Les décors du *Voile du Bonheur* furent établis par Orazi, qui composa ceux de *L'Atlantide*. L'adaptation musicale du film fut faite par Charles Pons.

Les plus forts est un film américain, tourné en 1919 par la Fox-Film et présenté en France en octobre 1920. L'une des principales interprètes de *Les plus forts* est Renée Adorée.

Voici quelques lignes écrites par Clemenceau au sujet de ce film, et qui nous en font connaître l'esprit :

« Aimer, c'est attirer la peine. Les plus forts, voyez-vous, sont obligés de s'arracher à l'amour. »

Il serait peut-être intéressant aujourd'hui de revoir ces films du « Père la Victoire ». Sans doute, leur technique date maintenant, mais les images qui les composent sont un reflet, — quelque imparfait qu'il soit, — de la pensée de ce grand homme.

Louis Saurel.

■

L'Archevêque de Paris et le Cinéma

Le nouvel archevêque de Paris ne porte pas au cinéma moins d'intérêt que le cardinal Dubois.

C'est ainsi que Mgr Verdier a accepté, avec une entière bonne grâce, de se laisser prendre au milieu de ses séminaristes par de nombreux reporters cinématographiques. Plusieurs films parlants ont été enregistrés. Mais il y a mieux. Dans sa chambre du Séminaire à Issy, l'Archevêque a été filmé par les Actualités-parlantes-Pathé en train de dicter à M. le chanoine Reymond, secrétaire général du C. C. C., la déclaration que voici :

« Le cinéma — comme la presse — a une puissance formidable, hélas ! pour le mal comme pour le bien. Il dépose dans l'homme les impressions les plus profondes et les plus durables. Ah ! qu'il soit au milieu de nous l'apôtre du vrai, du beau, du bien ! Qu'il serve à élever l'humanité, à lui donner l'amour de l'idéal et du Bon Dieu ! Ce faisant, il aura servi au bonheur de tous et mérité toute notre reconnaissance.

« C'est une belle œuvre qu'a faite le Comité catholique du Cinématographe : nous lui exprimons, avec nos félicitations, nos vœux les plus ardents de succès. »

■

Moulin Rouge-Cinéma

C'est aujourd'hui, le 5 décembre, que M. Pierre Foucret, quels que soient les bruits qui ont couru, ouvrira, ainsi qu'il l'a annoncé, le *Moulin Rouge-Cinéma*.

En deux mois, la salle a été transformée de fond en comble. Il y a maintenant 2.400 places assises, toutes excellentes. Le balcon a été rehaussé de 1 m. 85, afin de ne pas gêner la visibilité des spectateurs de l'orchestre. C'est là un travail de géant qui a été exécuté en trois semaines. Dix-neuf entrepreneurs avaient d'abord refusé d'entreprendre ces travaux.

Une installation sonore, avec un appareil Western électrique, a été faite par des ingénieurs spécialistes. Les essais de force et d'acoustique ont donné des résultats satisfaisants. On peut dire que le *Moulin Rouge-Cinéma* sera un modèle de salle de cinéma parlant et sonore, que l'Etranger nous enviera, tant par le confortable de son installation que par sa perfection technique et la richesse de sa décoration.

Au début, M. Pierre Foucret donnera quatre spectacles par jour. Les places seront accessibles à toutes les bourses.

C'est avec le film *Fox-Follies*, dont tout le monde a déjà entendu parler, que M. Pierre Foucret inaugurera son cinéma sonore, qui ajoutera un éclat nouveau au célèbre établissement de la place Blanche.

■

Fatty est réhabilité !

Roscoe Arbucle, dit Fatty, le gros et populaire comique du cinéma américain, vient d'être réhabilité. On se souvient peut-être que Fatty a été impliqué, il y a six ans, dans une affaire de meurtre assez retentissante. Bien que les jurés l'aient acquitté, Fatty ne put, depuis cette affaire, trouver de travail en Californie. C'est James Cruze qui a été le principal artisan de la réhabilitation de Fatty. Cruze, en effet, est depuis toujours un ami intime du gros comique. Il va maintenant tourner un film avec Fatty.

■

La Ste-Catherine galement fêtée à Paris

Chez Marie-Louise Perriel couturière des "stars"

Ce fut une joyeuse journée chez Marie-Louise Perriel, 8, rue Volney, avec lunch, danses, jazz endiablé... Il y eut aussi un ravissant défilé de mannequins présentant quelques-unes des dernières créations de cette maison si parisienne : *Le Soleil de minuit*, tulle brodé avec fleurs d'argent ; *Le Triomphe d'un soir*, chiné blanc ; *L'Aveu*, crêpe satin noir, ceinture de camélia blanc dans le dos ; *Adieu, sagesse*, en panne noire brodée de strass dans le dos ; *Femme fatale*, panne noire avec traîne, perruque en fils d'or ; *La Femme aux chimères*, robe de dentelle noire, portée par Mme Marie-Louise Perriel.

De nombreuses personnalités assistaient à cette fête intime si réussie : MM. Fortuna, Strowski, de l'Institut ; Emile Borel, ancien ministre, député de l'Aveyron, qui coiffa la catherinette, et Mme Borel (Camille Marbo) ; le professeur Seignobos, Maître Georges Daumas et Madame, le comte de Limperain, Mme Gaston Thierry, la danseuse Anna Johnson, de l'Opéra, etc...

Rappelons que Mme Perriel habille plusieurs " stars " : Mary Pickford, Lilian Gish, Gloria Swanson, Dolorès del Rio...

Saint-Rémy.

e. le moult

entomologiste

4, rue duméril (13e) et 34, boulevard des italiens

Paris

expose tous ses jolis objets décorés avec papillons naturels à sa maison de gros

4, rue duméril

téléphone : gobelins 83-40

et à sa succursale

34, boulevard des italiens

pour tout achat d'au moins 100 francs il sera offert une prime

PETITES ET GRANDES NOUVELLES DE LA SEMAINE

Le premier film sonore de poupées animées

Rue Notre-Dame-de-Lorette. Un petit atelier de peintre. C'est ici que M. Paul Bianchi tourne le premier film sonore de poupées animées. M. Paul Bianchi est un Russe d'origine italienne, mais Français d'éducation et de cœur. Jeune encore. Jovial. Net. Et quelle belle volonté ! Avant de devenir metteur en scène, il lui fallut surmonter de nombreux et terribles obstacles, faire le figurant, le photographe coller des bouts de pellicule dans une usine de tirage. Une carrière de cinéaste américain, quoi. Souhaitons-lui la réussite, la fortune, la gloire des cinéastes américains...

M. Bianchi nous montre un curieux petit décor qui représente... l'enfer, tout simplement. « C'est là, dit-il qu'évoluent mes poupées. Car, il faut que vous le sachiez, mes poupées sont des diables. Mais n'allez pas dire que je tourne un film diabolique, morbide, surréel. Mes ambitions sont plus simples. Je tourne un film tiré d'un conte de Tolstoï : l'histoire du premier boailleur de cru. Cependant, tandis que le conte de Tolstoï avait des intentions morales très nettes, combattait l'ivresse, je me borne, moi, à faire quelque chose d'amusant. Vous souvenez-vous de *L'Ange du bizarre* d'Edgar-Alan Poë ? Il y a là un rêve de poivrot étonnant. J'aimerais faire quelque chose de ce genre ».

M. Bianchi construit lui-même ses décors, fabrique et habille lui-même, secondé par une seule ouvrière, ses poupées. Ensuite, il tourne. Ensuite, il monte. On n'imagine pas quel travail minutieux, méticuleux, effroyablement dur est le sien. Il faut quelquefois des semaines pour tourner 20 mètres de film de poupées animées.

Le son sera la grande attraction du film de M. Bianchi. On entendra les poupées bavarder, bruire, frapper aux portes, sonner, se battre. Toutes les rumeurs de l'enfer se trouveront reproduites dans le film, sous un jour à la fois effrayant et burlesque. Le procédé de sonorisation est celui d'une très grande firme américaine. M. Bianchi nous demande de taire provisoirement le nom de cette firme.

Les dessins animés sonores — américains et allemands — viennent d'obtenir un beau succès sur les boulevards. Qui n'a pas vu, qui n'a pas applaudi *Mickey-la Souris*, Coco, Fido, Matou, Toutou? Nul doute que le même succès ne soit réservé aux poupées animées sonores, françaises celles-là, fabriquées à Paris.

Quand nous avons fini d'inspecter le petit studio de M. Bianchi, de nous initier à ses trucquages, de passer en revue les 16 objectifs déformants dont il dispose, le jeune réalisateur nous offre un verre de champagn

« Est-ce — demandons nous — pour bien prouver que votre film n'a pas les mêmes intentions morales, voire moralisatrices que le conte de Léon Tolstoï dont il est tiré? ».

Dario Vidi.

■

Opéras filmés en couleurs

L'opéra *Carmen* va être bientôt tourné par une nouvelle compagnie de films parlants. Le nom de cette compagnie est Fine Arts Pictures Corporation. Billy Leyser, l'ancien directeur de publicité de Henry King, m'envoie une longue lettre à ce sujet. All talking, all color, *Carmen* ! 100 % parlant et tout en couleur... Et des étoiles des grands opéras de Milan, de Paris peut-être, de New-York et de Chicago. Et plus tard, *Samson et Dalila, Aida, Le Barbier de Séville, Le Trouvère*, etc. Les grands opéras à la portée des simples de Pumpkin Center et de Trouville. Le rêve, moyennant beaucoup moins d'argent !

La couleur partout !

Et nous avons aussi, depuis quelque temps, les Colorart Pictures Corporation. Siège social : Studio Tec Art, ainsi que Tyffany-Sthal studio. Le premier est en face de Lasky, sur Melrose Avenue ; le dernier sur Sunset Avenue. F. Murnau, le grand directeur allemand, est un des directeurs de la nouvelle organisation. 10 millions de dollars. Ils viennent de commencer de tourner *Mamba*, un film africain se passant dans les possessions allemandes d'avant la guerre. Avec Jean Hersholt, Ralph Forbes, Elenor Boardman, Torben Meyer, etc. Directeur Al. Rogell. Le fils de Shuman-Heink, la grande chanteuse d'opéra, et John Reinhart en sont les auteurs.

■

Cendrars et le cinéma

Blaise Cendrars, le plus grand lyrique de ce temps, nous envoie son dernier livre : *Les Confessions de Dan Yack*.

Ce n'est pas ici le lieu d'en parler. Constatons simplement que Cendrars consacre la plus grande partie de son livre au cinéma et à la « Société des Films Mireille » dont le metteur en scène, M. Lefauché, ressemble assez à un de nos plus illustres cinéastes.

Dans sa note-préface, Cendrars proclame l'espoir qu'il met dans le film parlant et sonore :

Ce film n'a pas été écrit.
Il a été entièrement dicté au Dictaphone.
Quel dommage que l'imprimerie ne puisse pas également enregistrer *la voix de Dan Yack et quel dommage que les pages de ce livre ne soient pas encore* sonores.
Mais cela viendra.
Travaillons ! »
Oui, Cendrars, travaillons !

■

Une excellente occasion

Artiste élégante, petite taille 42, cède robes et manteaux, jour et soir, ainsi que des fourrures et sacs, le tout mode et d'une absolue fraîcheur.(Ecrire à MOUSSY, *Cinémonde*, qui transmettra. Joindre un timbre pour réponse, s. v. p.)

■

Pour éclaircir la couleur des cheveux

La meilleure CAMOMILLE ozonifiée, qui éclaire les cheveux de beaux reflets d'or, est la *CAMOMILLE LALANNE*.

Cette fameuse lotion qui n'est pas une teinture est garantie inoffensive. Son emploi simple et facile permet d'obtenir soi-même la nuance rêvée. Se recommande également pour les cheveux d'enfants. (Bonnes parfumeries, pharmacies et salons de coiffures.

■

Une coiffure tout à fait personnelle

Mesdames qui avez le souci de vos apparences, veuillez noter que les Artistes-Spécialistes de Haute Coiffure de la **Maison CHRISTIAN** sauront, après étude de vos traits, vous composer une coiffure tout à fait personnelle qui sera admirablement à votre dignité, votre élégance et vos charmes. 43, Chaussée-d'Antin. — Tél. Trud. 51-74

RÉDACTION - ADMINISTRATION :
138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8e)
Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98
Compte Chèques postaux Paris 1299-15.
R.C. Seine 233-257 B

Service de la Publicité :
BERGA
19, boulevard Montmartre — Tél. Rich. 94-07.

Le Gérant : Gaston Thierry.

TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE ET COLONIES :
3 mois.. . . . . 15 fr.
6 mois.. . . . . 29 fr.
1 an. . . . . 56 fr.

ETRANGER :
(tarif A réduit) : 3 mois, 22 fr. 6 mois, 40 fr. 1 an, 75 fr.
(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Dantzig, Danemark, Etats-Unis, Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 24 francs ; 6 mois, 46 fr., 1 an, 90 fr.

Les abonnements partent du 1er et du 3e jeudi de chaque mois

REPRESENTANTS GENERAUX :
Grande-Bretagne : Dolorès Gilbert, Tudor House, 36, Armitage Road, Golders Green, N. W. 11.
Allemagne : A. Kossowsky, Reichskanzlerplatz, 5, Charlottenburg, Berlin W. Tél. : Westend 242.
Etats-Unis : Jacques Lory, 1726 Chirokee Av., Hollywood, California.

GRAV. ET IMP. DESFOSSES-NEOGRAVURE

Vous qui aimez « Cinémonde », vous devez conserver tous ses superbes numéros.

Notre magnifique reliure mobile pour 52 Nos, d'un goût exquis, en argent-vert-noir, est envoyée contre un mandat de 35 francs, franco de port.

ÉTUDES CHEZ SOI

L'**École Universelle**, la plus importante école du monde, permet, grâce à ses cours par correspondance, de faire chez soi, dans le minimum de temps et avec le minimum de frais, des études complètes dans toutes les branches du savoir. Elle vous adressera **gratuitement** sur demande celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent :

Broch. 5800 : **Toutes les classes de l'enseignement primaire, Brevets, C. A. P. Professorats, Inspection primaire.**
Broch. 5810 : **Toutes les classes de l'enseignement secondaire, Baccalauréat, Licences** (Lettres, Sciences, Droit).
Broch. 5816 : **Grandes écoles spéciales.**
Broch. 5824 : **Carrières administratives.**
Broch. 5834 : **Toutes les Carrières de l'Industrie, des Travaux publics.**
Broch. 5841 : **Carrières de l'Agriculture.**
Broch. 5843 : **Toutes les Carrières du Commerce, de la Banque, de la Bourse, de l'Industrie hôtelière.**
Broch. 5851 : **Langues étrangères.**
Broch. 5857 : **Orthographe. Rédaction, Versification, Calcul, Dessin, Écriture.**
Broch. 5865 : **Carrières de la Marine marchande.**
Broch. 5871 : **Solfège, Piano, Violon, Flûte, Saxophone, Professorats.**
Broch. 5876 : **Arts du dessin. Professorats.**
Broch. 5882 : **Métiers de la Couture, de la Coupe et de la Mode.**
Broch. 5889 : **Journalisme et Secrétariats.**
Broch. 5895 : **Carrières du Tourisme.**

ÉCOLE UNIVERSELLE
59, Boul. Exelmans, PARIS (16e)

Le présent et l'avenir n'ont pas de secret pour **Thérèse Girard**, 78, av. des Ternes, Paris. Consultez-la, vos inquiétudes disparaîtront. De 2 à 7 h. Notez bien : *dans la cour au 5e étage*

LES CACHETS FLORENTINS
Formule végétale pour
GROSSIR
Notice sur demande. — La cure d'un mois : 30 francs
Pharmacie MARCADET
26, rue Marcadet, Paris

Mme Dorsay, Avenir **Secret hindou assure réussite.** t. l. j. sauf lundi, de 10 à 18h. par corresp. aussi. Tarots, horoscopie par date naissance, graphologie, 11, rue Louis-Français, vers place Pinel (13e). 5e droite (Métro Italie ; Campo-Formio, Nationale).

Les Sièges Beaumarchais
Fabrique de fauteuils depuis 180 francs
Demandez le catalogue franco
113, Bd Beaumarchais PARIS
(Coin rue Pont-aux-Choux, au fond de la cour.)
Ouvert le Samedi toute la journée.

Mme ROSE Voyante, 324, r. St-Martin, près gds bds. 1er ét. reçoit t. l. j. et par corr. Date nais. 20 fr. Env. Aff. Se rend à dom. pr soirées mondaines

Chaque être a sa personnalité et son charme
Le talent de l'Artiste Photographe
ROGINSKY
consiste à les mettre en valeur.

Voyez-le à son studio
53, AVENUE DES TERNES
une visite vous convaincra.
Une remise de 10 % est réservée à nos lecteurs.
Mlle Simone Helliard, de l'Athénée.
TÉLÉPHONE : GALVANI 37-32

Nº 59 -- 5 DÉCEMBRE 1929

CINÉMONDE

Sally Starr, la vedette de "Dulcy" joue volontiers aux petites filles gâtées